

Souvenirs d'enfance au Mont Noir

J'ai cru longtemps avoir peu de souvenirs d'enfance ; j'entends par là ceux d'avant la septième année. Mais je me trompais : j'imagine plutôt ne leur avoir guère jusqu'ici laissé l'occasion de remonter jusqu'à moi. En réexaminant mes dernières années au Mont-Noir, certains au moins redeviennent peu à peu visibles, comme le font les objets d'une chambre aux volets clos dans laquelle on ne s'est pas aventuré depuis longtemps.

Je revois surtout des plantes et des bêtes, plus secondairement des jouets, des jeux et des rites ayant cours autour de moi, plus vaguement et comme à l'arrière-plan des personnes. Je grimpe à travers les hautes herbes la pente abrupte qui mène à la terrasse du Mont-Noir. On n'a pas encore fauché. Des bluets, des coquelicots, des marguerites y foisonnent, rappelant à mes bonnes le drapeau tricolore, ce qui me déplaît, car je voudrais que mes fleurs soient seulement des fleurs. Nous ignorions, bien entendu, que cinq ou six ans plus tard, ces « pavots des Monts-de-Flandre » allaient se parer d'une gloire funèbre, pavots en vérité, sacrés au sommeil de quelques milliers de jeunes Anglais tués sur cette terre, et dont des reproductions en papier de soie écarlate sont encore vendues de notre temps pour certaines œuvres de charité anglo-saxonnes. La pente de la prairie était si roide que la petite charrette que je traînais derrière moi, pleine de prunes ou de groseilles à maquereau cueillies dans le verger, répandait toujours son contenu qui dégringolait dans l'herbe. Au temps des tilleuls en fleur, la cueillette durait plusieurs jours. On l'étendait ensuite sur le plancher du grenier qui sentait bon tout l'été.

Marguerite Yourcenar, « *Quoi ? L'Éternité* », Gallimard (pp.203-204)

Souvenirs d'enfance au Mont Noir

 'ai cru longtemps avoir peu de souvenirs d'enfance ; j'entends par là ceux d'avant la septième année. Mais je me trompais : j'imagine plutôt ne leur avoir guère jusqu'ici laissé l'occasion de remonter jusqu'à moi. En réexaminant mes dernières années au Mont-Noir, certains au moins redeviennent peu à peu visibles, comme le font les objets d'une chambre aux volets clos dans laquelle on ne s'est pas aventuré depuis longtemps.

 e revois surtout des plantes et des bêtes, plus secondairement des jouets, des jeux et des rites ayant cours autour de moi, plus vaguement et comme à l'arrière-plan des personnes. Je grimpe à travers les hautes herbes la pente abrupte qui mène à la terrasse du Mont-Noir. On n'a pas encore fauché. Des bluets, des coquelicots, des marguerites y foisonnent, rappelant à mes bonnes le drapeau tricolore, ce qui me déplaît, car je voudrais que mes fleurs soient seulement des fleurs. Nous ignorions, bien entendu, que cinq ou six ans plus tard, ces « pavots des Monts-de-Flandre » allaient se parer d'une gloire funèbre, pavots en vérité, sacrés au sommeil de quelques milliers de jeunes Anglais tués sur cette terre, et dont des reproductions en papier de soie écarlate sont encore vendues de notre temps pour certaines œuvres de charité anglo-saxonnes. La pente de la prairie était si roide que la petite charrette que je traînais derrière moi, pleine de prunes ou de groseilles à maquereau cueillies dans le verger, répandait toujours son contenu qui dégringolait dans l'herbe. Au temps des tilleuls en fleur, la cueillette durait plusieurs jours. On l'étendait ensuite sur le plancher du grenier qui sentait bon tout l'été.

Marguerite Yourcenar, « *Quoi ? L'Éternité* », Gallimard (pp.203-204)

